

« L'oubli nécessaire à la joie »
(Jean 16, 16-24)

« La femme, lorsqu'elle accouche, a de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais quand elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la détresse, tant elle a de joie qu'un homme soit venu au monde ».

L'image de la femme accouchée qui retrouve instantanément le sourire quand elle serre cette nouvelle vie sur son sein est particulièrement bien choisie pour évoquer deux instants successifs qui marquent un changement radical d'affect. Ce « micron » de la langue grecque, ce « encore un peu », que Jean reprend inlassablement au fil de son Évangile (en 12: 35 ; en 13: 33 ; et en 14 : 19) , est directement inspiré de la prophétie finale du livre d'Ésaïe que nous avons lu en guise de paroles de grâce il y a quelques instants : « Avant d'être en travail, elle a accouché, avant que les douleurs ne lui viennent elle a donné le jour à un Fils. » Le « encore un peu » de Jésus contient en lui le temps particulier qui marque le passage de la mort à la résurrection. Ce temps nous parle du paradoxe de la joie qui naît de la détresse.

Dans la pratique, il n'est pas si facile de passer de la détresse à la joie, et les Écritures nous semblent parfois bien abstraites, de ce point de vue, même quand elles prennent appui sur des expériences de vie bien réelles comme celle de l'accouchement. La détresse laisse des traces, et il n'est pas si simple de l'oublier pour laisser place à la joie. Après les traumatismes, qu'ils soient individuels ou collectifs, les corps se souviennent et gardent pour longtemps les cicatrices qui en résultent. Qu'il s'agisse du corps social ou du corps d'un individu, la marque de la blessure passée, ne s'estompe pas si facilement, et quand on croit avoir assimilé le passé qui fait souffrir, on s'aperçoit souvent qu'il réapparaît sous des formes étonnantes, comme un code sorti du passé qui donnerait la clé du présent. Inconscient individuel ou inconscient collectif garde la mémoire des détresses passées et leur enfouissement même contribue à donner sa forme au présent. Alors, puisqu'il semble qu'on ne puisse effacer les strates successives qui constituent notre histoire, sans les voir ressurgir anarchiquement ou insidieusement dans notre présent, quelle place donner à la mémoire et à l'oubli ?

Dans son oeuvre : *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, (Paris, Éditions du Seuil, 2000), Paul Ricœur ne donne pas de solution pour arbitrer sur la place dévolue à la mémoire et à l'oubli, mais il décrit la complexité des questions mémorielles. Paul Ricœur distingue trois abus de la mémoire. En effet, il est des mémoires empêchées, perdues ou bloquées. Elles se heurtent à des censures, identifiables ou non, collec-

tives ou individuelles. Il est des mémoires manipulées par un pouvoir en quête de légitimité : certains récits, par la sélection des événements qu'ils retiennent ou non, légitiment ainsi une certaine histoire, personnelle ou collective. Et puis, il y a la mémoire commandée, celle qui impose au présent des références qui n'ont a priori rien à voir avec lui. Imposer de chanter un hymne national avant une activité sportive, ou obliger ses enfants à donner le nom d'un ancêtre dont ils ne savent rien d'autre.

Tous ces abus participent d'un geste de mémoire, mais aussi d'oubli et le choix de l'un et de l'autre est imposé de l'extérieur, par des proches, par le regard qu'une communauté pose sur des événements passés et sur le présent. Il est souvent bien difficile de savoir pourquoi l'on se sent obligé de retenir tel événement comme référence pour sa vie propre, plutôt que tel autre, tant cela pose de problèmes affectifs.

On a beaucoup parlé de devoir de mémoire, au niveau national et international, comme si chaque individu était pleinement responsable d'un passé auquel il n'avait pas participé. Faire de la mémoire un devoir, vise la reconnaissance des exactions passées pour empêcher leur répétition. Mais cela ne permet pourtant pas toujours à tous de faire siens les événements du passé ; et l'attraction d'une jeune génération pour des idéologies de haine aujourd'hui encore dans des pays qui ont fait de la mémoire de leurs traumatismes les plus cruels un devoir, montre qu'on ne peut décréter quels événements mémoriels feront racine pour les générations suivantes. Paul Ricœur explique que pour que la mémoire passe de l'individuel au collectif, il faut que les témoignages passent par les proches : ces gens qui comptent pour nous et pour qui nous comptons. Ceux qui nous ont vu naître et qui peuvent être porteurs d'un récit qui nous concerne. Leur mémoire est liée à la nôtre affectivement et alors nous sommes prêts à partager leur mémoire et à la faire nôtre.

Choisir de faire mémoire de ceux qui ont vécu avant nous implique qu'ils fassent partie de notre culture intime, de notre langage, de notre imaginaire, c'est choisir les liens qui feront verbe, qui feront langage pour notre présent et notre avenir. Dimanche dernier, faisons mémoire commune de la vie de 63 enfants juifs qui pourtant, ne représentent peut-être plus rien dans l'imaginaire de beaucoup d'autres dans notre pays, et ne constituent donc pas pour eux, une référence éthique et politique susceptible de guider leurs choix idéologiques. Pour moi, en revanche, allez savoir pourquoi, ils sont comme ma famille et ap-

pellent ma responsabilité comme mes propres enfants alors que je n'étais pas née à l'époque des événements. Voilà pourquoi la mémoire ne se décrète pas, mais se construit, comme un récit, autour d'un témoignage qui peut tisser des liens affectifs.

Un texte comme l'Évangile de Jean relève de choix mémoriels qui répondent à des impératifs du présent de ses auteurs. Ces choix n'étaient peut-être pas des abus mémoriels au moment où ils ont été écrits, mais, à coup sûr, ils relèvent de stratégies individuelles et collectives qui répondent à l'idée qu'ils se faisaient de la vie et de la mort de leur figure tutélaire : Jésus de Nazareth, dans leur propre vie. Il a fallu que des témoins racontent leur histoire, de proche en proche et sans doute de génération en génération, pour qu'une communauté entière parvienne à se rattacher à des événements passés, lointains historiquement et géographiquement, l'Évangile de Jean n'est écrit ni à Jérusalem, ni au temps de Jésus.

Et il a fallu que ces témoins choisissent de quels éléments ils voulaient faire mémoire et en vue de quoi. Sinon, pourquoi oublier la description du visage de Jésus, pourquoi ne pas parler de sa vie d'avant son baptême, pourquoi ne pas expliquer ses amours, ses problèmes d'intendance, ces défaillances ou ses plaisirs ? L'Évangile de Jean est une anamnèse, une mémoire qui cherche un dépassement du réel par un récit entièrement orienté vers une fin glorieuse. Peu importe les éléments réels oubliés de la vie de Jésus, ce n'est pas la vie de Jésus que l'Évangile raconte, c'est sa foi et là où elle l'a mené. Une histoire de la foi plutôt qu'une biographie « réaliste ».

Le traumatisme à dépasser ici, c'est la mort du juste, de l'ami, du maître, du sauveur. C'est la mort d'un espoir, c'est l'obligation de transformer le présent si l'on ne veut pas renoncer à croire en l'avenir. D'autant plus que cette foi placée dans celui qui a été crucifié, a occasionné l'exclusion de la communauté de son groupe social d'origine, le judaïsme historique qui n'a pas reconnu Jésus et qui, maintenant qu'il est mort, détient preuve imparable du bien fondé de son refus : il est mort et rien ni personne, pas même Dieu n'a pu le sauver. Preuve pour eux qu'il n'était qu'un homme comme les autres, mais pas le Christ.

Alors, pour résister à ce qui pourrait apparaître comme un immense ratage, comme une erreur collective, la communauté Johannique va se souvenir de ce maître de sagesse en faisant mémoire par le récit de la venue, non pas d'un homme, mais du Verbe de Dieu. Et ce Verbe sera la lumière du monde et le monde sera, en définitive, par un retournement qui tient dans ce « micron », ce « encore un peu », celui qui se trompe, celui qui s'aveugle et ne peut ou ne veut pas reconnaître la parole de Dieu quand elle s'incarne et naît en son sein.

« *Encore un peu, et vous ne me verrez plus, encore un peu et vous me verrez.* » Ce Verbe créateur de Dieu, cet esprit qui est promis aux disciples quand Jésus ne sera plus avec eux, est celui qui leur permet

de choisir ce dont ils se souviendront et ce qu'ils oublieront. Et l'Évangile fait dire à Jésus :

« *En ce jour-là, vous ne me demanderez plus rien.* » Jésus laisse la place, il n'est plus question d'adresser des prières à l'homme qui s'est éteint, mais en souvenir de lui, c'est à Dieu qu'il faut adresser toute prière.

Se souvenir du Christ comme d'un détour pour mieux retourner à Dieu, oublier l'attachement à l'homme, à l'ami, ne pas le diviniser, surtout pas, pour trouver la joie parfaite de la foi en un Dieu qui était son Dieu et qui est notre Dieu : voici ni plus ni moins ce que l'Évangile de Jean nous propose, entre mémoire et oubli.

Dans ce geste mémoriel qui rompt avec la tristesse de la perte pour y trouver la joie de la confiance, l'Évangile de Jean nous apprend où est la véritable lumière apportée avec Jésus de Nazareth.

Dans la perte, une nouvelle naissance nous est offerte. L'oubli permet cette conversion du temps de l'épreuve en temps de joie. Une sorte de pardon accordé à l'histoire, que la mise en récit opère sur la dureté du réel. En passant du réel de la perte au récit sublimé de la perte, en passant de l'existence à la représentation de l'existence, ceux qui se croyaient déposés de leur raison d'être sont réhabilités, porteurs d'une mémoire qu'ils ont vocation à faire vivre autrement et pour laquelle ils ne sont pas coupables, mais témoins. Les disciples de Jésus qui racontent leur évangile, sont suscités à nouveau par cette mise en récit : ils sont ressuscités.

Oublier peut donc être une grâce, quand on sait ce qu'on choisit d'oublier, quand on prend le parti d'élaguer l'arbre généalogique d'un passé transmis par les proches et dont nous faisons notre affaire en choisissant sur quelle branche nous allons construire notre cabane.

Nous avons baptisé Andrea : il est né dans une histoire familiale, il est arrivé parmi ceux qui sont ses proches et que ses parents avaient déjà choisis comme proches, qu'ils soient de la même famille ou non. Ce tissu de relations qui fait l'histoire familiale d'Andrea a été transformé par l'arrivée de ce petit garçon, et lui-même le transformera consciemment ou inconsciemment tout au long de sa vie. On lui fera le récit de ses ancêtres, on oubliera certaines choses, on fera mémoire d'autres, et lui choisira ce qu'il veut garder de ce Verbe fait chair en lui. Pour que sa joie soit parfaite, il faudra qu'il oublie, ce qui pourrait le charger d'un poids du passé qui pourrait l'empêcher d'être libre.

La foi de ses parents est sans doute ce qui lui permettra de faire ce tri, cette balance dans sa vie, entre ce qu'il gardera en mémoire et ce qu'il oubliera, parce que c'est cette foi qui lui permettra de se savoir aimé, toujours.

Andrea, quelle que soit ton histoire, quel que soit le récit que tu feras de ta vie, quel que soit ton Évangile, que ta joie soit parfaite.

AMEN.